NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

99 N° 4 1977

Évangélisation et nouvelles cultures

Paul POUPARD

p. 532 - 549

https://www.nrt.be/es/articulos/evangelisation-et-nouvelles-cultures-1105

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Evangélisation et nouvelles cultures

POINTS DE REPÈRE *

I. — DE NOUVEAUX ESPACES POUR L'ANNONCE DE L'ÉVANGILE

L'Evangile de Jésus-Christ est une Bonne Nouvelle toujours neuve, aujourd'hui. Et les nouvelles cultures où les jeunes baignent de plus en plus, dans notre monde en mutation profonde, se présentent à nous comme de nouveaux espaces pour l'annonce de l'Evangile. Le temps des apôtres n'est pas révolu. C'est bien à nous que le Christ s'adresse : « Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint-Esprit qui viendra sur vous : vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (*Ac 1,8*).

Jusqu'aux extrémités de la terre . . . Personne ne peut restreindre le champ illimité de l'Evangile. Qui dira les chemins de l'évangélisation, les itinéraires balisés et les grandes voies répertoriées, mais aussi les petits sentiers ignorés et toujours fréquentés, les chemins de campagne ? Et cette immense pâte humaine que le ferment judéo-chrétien n'a cessé de faire lever, de la sagesse grecque à la force romaine, des barbares d'hier à ceux d'aujourd'hui, à travers des cultures devenues les unes des astres morts que les spécialistes s'obstinent à faire revivre, et d'autres des comètes filantes à peine entrevues, jusqu'à celles qui s'ébauchent aujourd'hui, en notre temps traversé d'interrogations profondes, ébranlé par des mises en question radicales, tourmenté par une fièvre de savoir et un désir de puissance encore inégalés. Evangélisation et nouvelles cultures. Le problème est neuf pour nous. Mais ne l'était-il pas aussi pour les pêcheurs de Galilée projetés sur tous les rivages du bassin méditerranéen ? Je ne veux pas m'arrêter à le démontrer, mais il me paraît cependant nécessaire de rappeler, en ce préambule de mon propos, que si notre temps est celui des orphelins, des magiciens et des manichéens, nous ne pouvons impunément nous professer amnésiques. Car nous sommes les héritiers d'une histoire bi-millénaire, marquée par l'enracinement culturel

* Ces pages reprennent les considérations que Monseigneur Paul Poupard a proposées dans son discours d'ouverture du Congrès national de l'Union des Religieuses Enseignantes de France, à Versailles, le 3 avril dernier. Nous le remercions d'en avoir autorisé la publication dans la *NRT*.

de la révélation judéo-chrétienne, le choc si fécond du christianisme hébreu avec la pensée grecque et l'organisation romaine, les crises innombrables et les réformes sans cesse reprises [1]. Ne l'oublions pas. On parle volontiers aujourd'hui de *rupture instauratrice* [2]. Ce n'est pas pour autant un commencement absolu. *Un jour, il y a déjà mille ans, les papes, disant adieu au monde romain, se décidèrent à « passer aux barbares ». Un geste semblable et plus profond n'est-il pas attendu aujourd'hui ?*, s'interrogeait déjà le Père Pierre Teilhard de Chardin, voici plus de quarante ans, devant les immenses étendues de Tien-Tsin [3].

C'est dire qu'aujourd'hui comme hier, servir l'Evangile, ce n'est pas être nostalgiques du passé, mais constructeurs de l'avenir, dans cet affrontement créateur où la montée des jeunes dans la communauté humaine interpelle comme un défi ceux qui les ont précédés. Ceux-ci ne sauraient se contenter d'avoir donné la vie et d'assurer des moyens de vivre. Il leur faut encore proposer des raisons de vivre. *La jeunesse prophétise par son existence même ce que sera demain le peuple de Dieu.* Or la non-intégration des jeunes dans l'Eglise pose des problèmes redoutables, qu'il faut savoir regarder en face. Il est incontestable en effet qu'on assiste chez eux à un phénomène de désenchantement et de distanciation à l'égard de l'appareil institutionnel de l'Eglise, alors même que la personne de Jésus et l'Evangile gardent pour eux un réel pouvoir de séduction. Leur incroyance croissante et la crise connexe des vocations [4], avec le vieillissement rapide du personnel de l'Eglise, et la véritable marginalisation morale, spirituelle et culturelle de celle-ci par rapport à la mentalité des jeunes, sont des problèmes préoccupants pour l'avenir du peuple chrétien [5].

Or c'est à ces jeunes, bien réels, que les éducateurs sont envoyés, et pas à des êtres imaginaires, qui aux yeux de certains auraient toutes les qualités, mais qui ne nous intéressent pas, parce qu'ils n'existent pas ! Hier — et cet hier, nous l'avons vécu, et nous ne le renions pas — la catéchèse proposait aux jeunes, avec l'Evangile, un modèle unifié d'existence, cette *image du bon chrétien* qui avait fait ses preuves depuis le Concile de Trente au travers

1. Cf. P. POUPARD, *Eglise et Culture*, dans *Doc. Cath.*, n° 1635, 1er juillet 1973, 632-640.
2. M. DE CERTEAU, *La rupture instauratrice* ou *Le Christianisme dans la culture contemporaine*, dans *Esprit*, juin 1971, 1177-1214.
3. P. TEILHARD DE CHARDIN, *Quelques réflexions sur la conversion du monde*, dans *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, Seuil, 1965, p. 166.
4. Cf. J. THOMAS, *Mutations culturelles et vocation*, dans *Vocation*, n° 268, oct. 1974, 438 ss.
5. Cl. GEFFRÉ et A. WEILER, *Crise de la jeunesse ou crise de l'Eglise*, éditorial du n° 106 de *Concilium*, *Les jeunes et l'avenir de l'Eglise*, Paris, Beauchesne, 1975, 7-11.

de plus de quatre siècles, et de manière privilégiée, par le catéchisme [6]. Or, nous en avons tous l'expérience, cela fonctionne de moins en moins, voire ne fonctionne plus, parce que — et Jacques Audinet l'a bien expliqué à l'Assemblée des Evêques à Lourdes — *deux éléments nouveaux se font jour : d'une part l'écart entre les thématiques renouvelées de l'Ecriture et la culture, d'autre part la pluralité des interprétations au sein même des communautés chrétiennes. Dans nos cultures pluralistes, l'Eglise n'est pas seule à enseigner, fût-ce ce qui concerne sa propre tradition. Son enseignement se trouve désormais en concurrence. La parole de l'Eglise n'est qu'une initiative parmi d'autres dans le marché culturel bigarré de nos sociétés. Pas plus qu'une autre, elle ne va de soi* [7].

C'est dire l'immense effort auquel nous sommes tous conviés pour *transmettre l'Evangile que nous avons reçu : le Christ est mort pour nos péchés, et ressuscité pour notre salut* (*1 Co* 15,1-3). Notre démarche est la même que celle de l'apôtre Paul pour ses chers Corinthiens, son but est le même que celui de l'apôtre Pierre : *toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en nous, à ceux qui nous en demandent compte* (*1 P* 3,15). Seulement, il nous faut le faire à frais nouveaux, dans un monde marqué par la *mutation de la culture* [8]. Quelle autre méthode aurions-nous, sinon celle qu'a préconisée le Pape Paul VI dans son Encyclique-programme, à mon sens trop oubliée, *Ecclesiam Suam : l'Eglise doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Eglise se fait parole, l'Eglise se fait message, l'Eglise se fait conversation* [9].

Levain dans la pâte, disait hier l'Abbé Henri Godin, sel et ferment, selon les mots mêmes de l'Evangile, c'est son annonce même qui nous provoque à inventer des chemins nouveaux sur un terrain profondément labouré par le changement. Les intervenants ultérieurs de ce Congrès auront à baliser ce cheminement à travers les progrès scientifiques, pédagogiques et techniques, comme aussi les aspirations socio-politiques, et les changements d'ordre éthique et religieux. Pour ma part, je voudrais maintenant, après avoir situé cette intervention liminaire dans le devenir historique de l'Eglise, préciser les mots dont nous nous servons, *évangélisation et nouvelles cultures*, dans le souci de vous aider à mieux connaître le terrain de votre apostolat d'éveil et d'éducation

6. Cf. E. GERMAIN, *Langages de la foi à travers l'histoire, approche d'une étude des mentalités*, coll. *ISPC, Langages de la foi*, Paris, Fayard-Mame, 1972.

7. J. AUDINET, « Catéchèse, action d'Eglise et culture », dans *Chercheurs et témoins de Dieu. Annoncer Jésus-Christ dans le temps qui vient*. Assemblée plénière de l'Episcopat français, Paris, Centurion, 1975, p. 118-119.

8. J. ONIMUS, *Mutation de la culture*, Paris, DDB, 1973.

9. PAUL VI, Lettre encyclique *Ecclesiam Suam*, sur le mystère de l'Eglise, 6 août 1964.

de la foi. Et nous n'oublions pas le mot d'ordre de Paul VI : *Mieux évangéliser, c'est d'abord et constamment s'évangéliser soi-même.*

II. — LA CULTURE ET LES CULTURES

Une question simple : de quoi s'agit-il ? De quoi parlons-nous ? La culture, qu'est-ce que c'est ? J'ai d'abord envie de répondre, avec un des cruels graffiti de mai 68 : *La culture, c'est comme la confiture : moins il y en a, et plus on l'étale* [10] ! Pour être plus sérieux, reconnaissons que le problème n'est pas simple, puisque deux Américains qui avaient eu l'idée de collectionner les définitions de la culture en ont récolté 160 . . . en 1952 ! Je ne sais pas s'ils ont tenu leur répertoire à jour, et je ne leur proposerai pas en tout cas de nouvelle définition. Pour notre propos, nous pouvons nous en tenir à la déclaration liminaire du chapitre II de la Constitution pastorale *Gaudium et Spes,* consacré à l'essor de la culture. Vous connaissez ce texte.

> C'est le propre de la personne humaine de n'accéder vraiment et pleinement à l'humanité que par la culture, c'est-à-dire en cultivant les biens et les valeurs de la nature. Toutes les fois qu'il est question de vie humaine, nature et culture sont aussi étroitement liées que possible.
>
> Au sens large, le mot « culture » désigne tout ce par quoi l'homme affine et développe les multiples capacités de son esprit et de son corps ; s'efforce de soumettre l'univers par la connaissance et le travail ; humanise la vie sociale, aussi bien la vie familiale que l'ensemble de la vie civile, grâce au progrès des mœurs et des institutions ; traduit, communique et conserve enfin dans ses œuvres, au cours des temps, les grandes expériences spirituelles et les aspirations majeures de l'homme, afin qu'elles servent au progrès d'un grand nombre et même de tout le genre humain.
>
> Il en résulte que la culture humaine comporte nécessairement un aspect historique et social et que le mot « culture » prend souvent un sens sociologique et même ethnologique. En ce sens, on parlera de la pluralité des cultures. Car des styles de vie divers et des échelles de valeurs différentes trouvent leur source dans la façon particulière que l'on a de se servir des choses, de travailler, de s'exprimer, de pratiquer sa religion, de se conduire, de légiférer, d'établir des institutions juridiques, d'enrichir les sciences et les arts et de cultiver le beau. Ainsi, à partir des usages hérités, se forme un patrimoine propre à chaque communauté humaine. De même, par là se constitue un milieu déterminé et historique dans lequel tout homme est inséré, quels que soient sa nation ou son siècle, et d'où il tire les valeurs qui lui permettront de promouvoir la civilisation [11].

---

10. Cité par Julien GREEN, *Ce qui reste de jour. 1966-1972,* Paris, Plon, 1972, p. 227.
11. *Gaudium et Spes,* n° 53.

En d'autres termes, la culture, comme disait Emmanuel Mounier, *n'est pas un secteur, mais une fonction globale de la vie personnelle* [12]. Selon le mot de Ionesco, parler de la culture, c'est s'orienter *vers le drame de l'existence, la tragédie humaine, le problème des fins dernières* [13]. Si autrefois, parler d'homme cultivé évoquait spontanément l'homme instruit, distingué, selon la conception humaniste aristocratique héritée de la mentalité gréco-latine, aujourd'hui, avec le Concile, parler de culture, c'est évoquer, dans un milieu déterminé, le mode d'expression et de réalisation de la personne. Bien loin d'être un ornement privilégié de quelques personnalités choisies, la culture est tout ce en quoi et par quoi la personne s'exprime et se reconnaît, au milieu des autres. Selon le mot de Jean Lacroix, *le but de la culture, c'est la pleine réalisation de toutes les virtualités humaines* [14], tout ce qui marque un peuple, lui permet de s'exprimer et de fortifier sa conscience collective.

Plusieurs conséquences en découlent :

D'abord la fin de *l'illusion* longtemps nourrie par l'Occident et l'Eglise qui s'y est enracinée, qu'il y aurait *une culture parfaite*, la nôtre bien entendu, et que toutes les autres formes de vie et d'expression auraient à lui être référées, pour être jugées par ce modèle unique. Reconnaissons au contraire les diversités culturelles comme une expression multiforme de l'homme qui en est l'artisan et le promoteur, d'un homme naturellement bon, mais traversé par le péché, et appelé à la suite du Christ à restaurer en lui la plénitude de l'image et de la ressemblance de Dieu (*Gn 1, 27*).

Ensuite *l'acceptation* par l'Eglise *du droit à la diversité* et à la particularité des expériences culturelles plurales, qu'il s'agisse des pays et des continents, des milieux sociaux, qu'il s'agisse du monde rural ou du monde ouvrier ou des milieux indépendants, ou des générations successives. Je dirais volontiers que l'Eglise leur est disponible, entendant par là qu'elle ne veut pas plus les monopoliser qu'accepter d'en être prisonnière. Car l'unité de l'Eglise n'est pas conçue selon un modèle univoque et réducteur, elle est au contraire communionnelle. Quand j'étais autrefois à l'école, j'avais entre les mains un petit livre intitulé *les quatre Evangiles en un seul*... Aujourd'hui, nous serions plutôt en quête d'un cinquième Evangile [15] ! Qui aujourd'hui accepterait de gommer

12. E. Mounier, *Œuvres*, t. II, *Le personnalisme*, Paris, Seuil, p. 552.
13. Ionesco, *La culture contre les cultures*, dans *Le Monde*, 12 juillet 1972.
14. J. Lacroix, « Classes et culture » dans 31e *Semaine Sociale de France* à Bordeaux, Lyon, Chronique sociale, 1939, p. 433.
15. Cf. M. Pomilio, *Le cinquième Evangile*, Paris, Fayard, 1977.

les richesses complémentaires de Luc et de Jean, sous prétexte de s'aligner sur Matthieu et Marc ? Qui voudrait priver l'Eglise de l'apport neuf et stimulant des civilisations africaines et asiatiques ? Les religieuses éducatrices en font elles-mêmes l'expérience : selon que leur apostolat les a longtemps plongées en plein milieu rural ou dans la masse ouvrière, alors qu'elles étaient, jeunes novices, peut-être spontanément accordées à une même perception des valeurs, la vie les a entraînées de fait vers des symbioses très différentes avec des manières de penser tout autres. Le reconnaître sans s'en affliger, ni le déplorer, mais l'accepter comme une richesse, c'est ouvrir de nouveaux espaces pour l'Evangile. C'est dire que, dans le monde d'aujourd'hui qui offre ses virtualités à l'évangélisation, nous devons nous détacher du mythe assez chimérique, mais impérissable, d'une culture vraiment universelle, sans pour autant consentir sans nuances à un autre mythe, celui de la culture de classe, mais accepter les nouvelles composantes culturelles qui s'affirment aujourd'hui. Deux d'entre elles me paraissent particulièrement importantes, le passage du spéculatif à l'opératoire, et la communication des univers culturels.

Le *passage du spéculatif à l'opératoire*. C'est, on le sait, l'une des thèses de Marx : *non plus contempler le monde, mais le transformer*, thèse prolongée par la remarque de Malraux : *l'homme fait, et, en faisant, se fait*. Nous en faisons tous l'expérience, enrichissante souvent, aliénante parfois, mais toujours stimulante. S'il serait négatif de remplacer la réflexion par la praxis, il serait tout à fait vain de prétendre ignorer l'impact de la science et des techniques sur les modes de penser. Antoine Delzant, qui a beaucoup réfléchi au problème de la foi dans un univers scientifique, l'exprime en termes saisissants : *aujourd'hui la question est complètement renversée. Non pas : moi qui suis chrétien et qui découvre la science, comment puis-je harmoniser le savoir scientifique et le savoir théologique ? Mais : à moi qui suis scientifique, qui le suis sans problème, sans remise en question autre que celles qui pourraient venir de la vie scientifique ou de la vie sociale dans son ensemble et de nulle part ailleurs, à moi donc se pose la question : « puis-je être chrétien ? ». Il y a donc un renversement du problème. Le problème est de croire. Croire est problématique, ou du moins croire dans les formes dans lesquelles j'ai appris qu'il fallait croire* [16].

Tel est bien le problème posé à l'évangélisation par les nouvelles cultures. Il ne s'agit plus seulement d'apprendre un nouveau langage,

16. A. DELZANT, *Croire en Dieu dans un monde scientifique*, Paris, Cerf. coll. *Dossiers libres*, 1975, p. 4.

d'assimiler de nouvelles catégories, mais d'accepter un déplacement considérable [17], celui-là même du petit juif de l'Ancien Testament, perdu dans la grande Babylone. Perdu, car il n'a plus ses repères. Ou plutôt, il les a bien gardés pour lui, mais les autres ne les reconnaissent plus, et ne le reconnaissent donc plus dans sa singularité croyante. Dans un monde sécularisé, l'Eglise n'est plus *la* référence obligée. Dans une société paganisée, la morale des béatitudes n'est plus la norme révérée, reconnue même par ceux qui s'en écartent. La pression sociale continue de s'exercer, mais l'oscillation du pendule a changé de sens. C'est désormais souvent le chrétien qui est montré du doigt, et l'Eglise qui perd son rôle de garant de stabilité sociale pour devenir, comme l'Evangile, source de contestation, dans un monde des antibéatitudes, qui crie, de toute la puissance de ses mass media : *Heureux les riches, heureux les puissants, heureux les violents, heureux les sensuels* ... Et, c'est dans cet univers culturel que l'Eglise inlassablement propose son message d'évangélisation, avec la même ferveur que les apôtres aux puissants de l'empire romain : le visage rayonnant du ressuscité à la face crucifiée : *Ecce Homo. Voici l'homme.*

Mais, comme le disait une enseignante dans un récent Conseil d'organisme, à l'Institut Catholique, comment, s'ils n'ont plus de *culture*, les étudiants pourraient-ils annoncer la *Parole ?* Accueillons cette interrogation, en notre temps marqué, je l'ai dit, par la *communication des univers culturels.* C'est cette interpénétration même qui fait problème, car elle relativise terriblement ce qui hier encore apparaissait comme un absolu. C'est là un point capital. Trop de prêtres et de religieuses ont cru, parce qu'on le leur avait enseigné, que le catholicisme était un bloc monolithique, du latin à la soutane, de l'univocité des concepts à l'uniformité des rites. Ce colosse sans faille aucune s'est effondré, dès que la plus petite remise en question a de fait ébranlé ses pieds d'argile. Apprenons à discerner le relatif et l'absolu, dont les revêtements contingents, et changeants, pour chatoyants qu'ils soient, ne sont pas le noyau irréfragable. Même au sein des dogmes, Vatican II nous l'a rappelé, il y a une hiérarchie. Tout n'est pas à mettre sur le même pied, à prendre ou à laisser ! Mais, pour rejeter les emballages périmés, ne croyons pas pour autant à la vertu magique de la dernière-née des modes. Les ménagères qui font leur marché ne se laissent pas prendre à l'aguichant fardage des produits les mieux présentés, lorsqu'elles en ont éprouvé la vacuité. Et puis, comme le note justement le Père Salaün, n'imaginons pas qu'il puisse y avoir

17. Cf. le récent Colloque de l'Institut Catholique de Paris, publié sous le titre *Le déplacement de la théologie*, coll. *Le Point théologique*, 21, *Recherches actuelles III*, **Paris, Beauchesne, mars 1977.**

une sorte de *nescafé de la foi* qu'on pourrait séparer de sa première eau pour le dissoudre dans une deuxième... Si un humoriste a pu dire que la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié, n'allons pas croire que la foi serait le résidu d'un dépôt révélé que l'on aurait dûment ravalé à la brosse décapante. Non, la foi n'est pas le contenu d'un bocal culturel, qui serait un contenant tout à fait imperméable : il y a osmose entre l'un et l'autre. C'est pour l'avoir trop facilement oublié que certains, en voulant isoler le contenu, le noyau constitutif de la foi, l'essentiel, si vous préférez, se sont mis à brader si allégrement tout ce qui leur est apparu comme secondaire, adventice, bref inutilement encombrant. Dès lors, ils ont vu leur *croyable disponible*, selon l'expression de Ricœur, fondre comme neige au soleil, et à la fin se sont retrouvés très étonnés avec une affirmation du genre *Dieu est mort*... Autant dire qu'il ne restait plus qu'à l'enterrer [18] !

Dans la mutation culturelle qui ébranle notre temps, avec l'émergence fascinante de nouveaux modèles culturels, sachons ne pas succomber à la tentation sans cesse renaissante et sans cesse renouvelée des idoles. Je veux dire : sous prétexte de désacraliser les vieux concordismes, en sacraliser de nouveaux : humanisme, idéologies, mais toujours syncrétismes, comme les judaïsants qui réassimilaient l'Evangile à la loi, les gnostiques à la sagesse grecque ou aux mystiques orientales. On ne se fait pas proxénète pour évangéliser *le milieu*... On a sacralisé dans le passé philosophies, systèmes moraux, pratiques sociales, régimes politiques, sans critique suffisante. Nous le déplorons aujourd'hui (parfois injustement, car alors non plus l'Eglise n'existait pas dans les nuages, mais dans le temps). S'il est regrettable que la rencontre de la foi et de l'Eglise avec le néoplatonisme grec, le juridisme romain, la féodalité médiévale, le centralisme de Louis XIV et de Napoléon, le libéralisme bourgeois, le moralisme janséniste, ait conduit à des mariages si difficiles à dissoudre, ne soyons pas de ceux qui réclament de faire aujourd'hui ce qu'ils dénoncent comme malfaçons d'hier. Thomas d'Aquin, si souvent invoqué, n'a pas adopté Aristote sans retouches, et n'en a jamais fait un évangéliste avant la lettre. Si on admet avec Péguy que Platon et Aristote, voire les pas des légionnaires, avaient marché pour *Lui*, on peut assurément l'admettre pour Freud, Nietszche, Marx, la science, la technique, la démocratie, le socialisme... Mais moyennant un travail ardu de discernement *ecclésial*. Pas plus qu'hier, le monde n'est en consonance naturelle avec l'Evangile.

18. Dans tout ce paragraphe et le suivant, je m'inspire de très près, et parfois littéralement, de R. SALAÜN ; *Annonce, parole et ministère*, dans *Lettre aux communautés, L'espérance qui est en nous*, n° 52, juillet-août 1975, 19-53.

Aussi l'Eglise est-elle toujours invitée au courage [19], le courage des lendemains [20]. Lorsque des chrétiens, avec leurs pasteurs, disent *non* à l'avortement et à l'euthanasie, à la domination de l'argent et au déchaînement de la violence, à l'idolâtrie du sexe et au totalitarisme des pouvoirs, de l'Est à l'Ouest, c'est au nom du *oui* donné à l'homme, créé à l'image de Dieu. S'il y a une culture chrétienne, c'est bien celle-là !

III. — NOUVELLES CULTURES

En l'espace d'une décennie, le monde ancien s'est irréversiblement disloqué [21]. Ce constat de Pierre Emmanuel, chacun de nous a pu en faire, dans son lieu propre d'existence, la polyforme constatation. Hier, selon le mot de Gaston Berger, dans *la fascination du passé,* notre civilisation était *rétrospective avec entêtement* [22]. Dans un essai stimulant, intitulé *Le fossé des générations,* Margareth Mead a souligné ce passage capital *du post au préfiguratif.* En deux mots, j'explique son langage : les modèles de notre jeunesse étaient en arrière de nous, les modèles des jeunes sont devant eux [23], du moins quand ils acceptent d'en avoir, fascinés qu'ils sont par un besoin psycho-physiologique de liberté. *La planète des jeunes* n'accepte guère de se mettre sur orbite [24]. Peut-on du moins baliser l'univers culturel dans lequel ils flottent de plus en plus ? Plusieurs s'y sont essayés avec précision, Pierre Moitel, en particulier [25], et Jean-François Six [26]. Pour ma part, tout en m'inspirant de leurs notations, je me garderais bien d'être trop affirmatif et de généraliser indûment. Car ce sont les jeunes eux-mêmes qui rejettent avec force ces généralisations parfois abusives des adultes. Je me souviens ainsi qu'avant de participer à l'Assemblée Plénière de l'Episcopat qui préparait le Synode des Evêques consacré à l'évangélisation, j'avais voulu m'entretenir avec plusieurs étudiants de l'Institut Catholique sur l'immense problème des jeunes face à l'évangélisation. Leur réaction fut unanime :

---

19. Cf. Mgr ELCHINGER, Pasteur BOEGNER, Fr. PERROUX, *L'Eglise invitée au courage,* Paris, Centurion, 1964.
20. Cf. Mgr ELCHINGER, J.-P. DUBOIS-DUMÉE, Pasteur LEUBA, M. THURIAN, Y. CONGAR, *Le courage des lendemains,* Paris, Centurion, 1966.
21. P. EMMANUEL, *L'école nous remet en question,* dans *Le Figaro,* 24-25 nov. 1973.
22. G. BERGER, *Etapes de la prospective,* Paris, PUF, 1967, p. 16.
23. M. MEAD, *Le fossé des générations,* Paris, Denoël, 1971, p. 107 et 135.
24. J. DUVIGNAUD, *La planète des jeunes,* Paris, Stock, 1975, p. 185, 202, 207.
25. P. MOITEL, *Ecole, culture et annonces de la foi,* Paris, Aumônerie de l'enseignement public, février 1977.
26. J.-Fr. SIX, *Les jeunes, l'avenir et la foi,* coll. *Croire aujourd'hui,* Paris, DDB, 1976.

surtout, Père, ne dites pas : « les » jeunes ! Cette précaution prise, et elle était absolument nécessaire, quels points de repère avancer avec vous, s'agissant des nouvelles cultures ? Car si le profil culturel et le contour de civilisation du monde de demain ne se laissent qu'à peine entrevoir, il faut du moins signaler quelques faits majeurs, ceux précisément qui permettent de parler avec raison de nouvelles cultures.

Pour faire bref, disons que deux âges mentaux se sont succédé, tout en cohabitant, dans l'univers occidental depuis la Renaissance, une culture classique très longtemps équiparée à *la* culture, tout court, et une culture scientifique, à dominante progressivement technique ; la première caractérisée d'abord par la transmission des valeurs *éternelles*, et contestée depuis un siècle par la seconde, marquée celle-ci par le passage du souci de l'être à celui du faire, des valeurs à contempler à l'univers à transformer, par une maîtrise rationnelle dominant les hommes et la nature. Ce thème *nature et culture* a donné lieu à d'immenses débats, et profondément retenti sur la problématique *Christianisme et culture* [27]. Qu'il suffise de rappeler la longue plainte des scientifiques, reprochant aux humanistes d'avoir confisqué la culture à leurs dépens [28]. Tout ceci est bien dépassé par une nouvelle approche qui conteste radicalement les deux précédentes. La rationalité est relativisée, l'efficacité est démystifiée, la projection dans un futur planifié, contestée. Le soupçon généralisé introduit notamment par Freud et Nietzsche substitue à la permanence la mobilité, à l'absolu le relatif, et à l'immuable le provisoire.

De la permanence à la mobilité. « Je n'aime pas brouter l'herbe déjà tondue, ce petit foin sans goût, sans fleur inattendue », disait joliment Marie Noël. Comme c'est bien vrai ! Nous avons hérité d'un monde et d'une Eglise aux tranquilles certitudes, où la religion, immuable dans ses rites, intangible dans ses dogmes, apparaissait comme la clé de voûte de l'ordre social. *L'immobilité est son divin caractère*, écrivait l'évêque de Strasbourg — pas Monseigneur Elchinger !, mais son lointain prédécesseur, en 1834 — Monseigneur le Pappe de Trevern, dans l'une de ses lettres pastorales [29]. Il y aurait beaucoup à dire, du Dieu gendarme au Jésus contestataire, dans l'imaginaire des sociétés occidentales. Village aux maisons

---

27. Cf. R. GUARDINI, *Christianisme et Culture*, Paris-Tournai, Casterman, 1967 ; J. MARITAIN, *Religion et Culture*, coll. *Foi vivante*, 89, Paris, DDB, 1968.

28. Cf. C.P. SNOW, *Les deux cultures*, trad. et éd. J.J. PAUVERT, 1968 ; et *Dix-neuf interviews sur l'impact culturel des sciences dans la société actuelle*, dans *Bulletin de l'Union catholique des scientifiques français*, n° 128, 1973/1.

29. *Lettre pastorale* de 1834, citée dans P. POUPARD, *L'Abbé Louis Bautain. Un essai de philosophie chrétienne au XIX^e siècle*, Paris-Tournai, Desclée et Cie, 1961, p. 190.

étroitement groupées autour de son clocher, monde harmonieusement ordonnancé et pyramidalement centralisé : famille, travail, pouvoir, religion. Cet univers [30] est englouti, et ses valeurs évanouies. Les conséquences en sont multiples, au plan de l'évangélisation. Rappelons-nous l'apologétique qui nous a été enseignée hier, et qui n'avait guère changé depuis Bossuet. Un argument important de la vérité du catholicisme, c'est la pérennité de l'Eglise devant les *variations* des Eglises protestantes, dont il décrit l'histoire en 1687. C'était il y a trois siècles, me direz-vous ... C'était, vous dirai-je, pour moi, voici trente ans ... Pour vous, je ne sais pas ! Mais je suis frappé de la permanence de cette référence à l'immuable qui se manifeste à travers l'attachement crispé de nombreux fidèles à la messe de saint Pie V, alors que l'immense majorité des jeunes que nous voulons évangéliser n'ont pas la moindre idée de ce qu'était la messe en latin qui était encore la nôtre pendant tout le pontificat de Jean XXIII. Pierre-Henri Simon, dans l'un de ses derniers romans, écrit du père et de la fille, Arthur et Nathalie : *Comment pouvaient-ils se comprendre, séparés qu'ils étaient par la faille d'une culture* [31] ? Qui de nous n'a entendu cette argumentation qui se voulait décisive : *Et puis, d'abord, ça a toujours été comme ça !* Et bien non, l'une des raisons de l'émergence des nouvelles cultures, c'est justement la découverte que ça n'a pas toujours été comme ça. Il est donc urgent de trouver d'autres raisons, plus convaincantes, si l'on veut faire partager sa manière de voir. Il faut aller plus loin. Non seulement tout bouge aujourd'hui, mais le changement lui-même est devenu une valeur. C'est tout simplement le contraire de l'univers culturel dans lequel la plupart *d'entre nous ont été formés. On nous disait : c'est bien vrai*, la preuve, c'est que saint Augustin, saint Thomas ont toujours pensé comme ça. Aujourd'hui, non seulement cet argument est périmé, mais comme disent nos amis italiens, il est devenu *controproducente*, c'est-à-dire qu'il provoque quasi immanquablement l'effet inverse. Ce qui intéresse, ce n'est pas le passé, mais l'avenir. Et, *comme disent les jeunes, l'avenir, c'est aujourd'hui* [32]. Or, la règle de cet aujourd'hui se nomme mobilité, changement, rupture, décalage, mutation, au point que le nouveau, voire l'insolite, apparaissent çà et là comme un véritable critère du vrai. Pour nous qui sommes les témoins d'une religion historique, avec un point d'incarnation situé dans l'espace et dans le temps, deux mille ans en arrière,

30. Un roman récent a restitué avec un bonheur inégalé le charme récurrent de cet univers englouti : *Les noisettes sauvages*, de R. SABATIER, Paris, Albin Michel, 1974.

31. P.-H. SIMON, *La sagesse du soir*, Paris, Seuil, 1971, p. 19 et 211.

32. M. MEAD, *Le fossé des générations*, p. 149.

c'est un problème majeur que cette donne de la nouvelle culture, où la référence au passé apparaît comme un obstacle pour comprendre le présent et préparer l'avenir.

De la permanence à la mobilité, ai-je dit. Mais aussi, *de l'absolu au relatif*. Je n'ai pas besoin d'y insister. Car l'un ne va pas sans l'autre, mais au contraire entraîne l'autre. Et cela va très loin, car ce sont les valeurs jugées hier les plus sûres qui se trouvent d'un coup démonétisées, y compris la science elle-même qui, hier encore, prenait le relais de l'humanisme classique. Comme le note Antoine Delzant, *bien sûr, ses résultats ont une telle influence sur notre culture qu'ils ont remis en question notre façon de nous penser homme aujourd'hui, mais à cet égard la religion chrétienne n'a rien à lui envier. Ne nous imaginons pas, quand nous la voyons de l'extérieur, qu'elle est cette totalité monolithique qui apparaît. C'est un temple, mais fissuré. Le moindre d'entre nous qui s'en est approché a pu s'en rendre compte* [33]. Les mots que nous employons, du reste, pour en parler, sont très révélateurs. Hier, on se référait toujours avec révérence aux savants. Aujourd'hui, et non sans soupçon, on évoque les travaux des chercheurs. Nous sommes en effet entrés dans l'ère sinistre du soupçon. Et les jeunes ont besoin d'exorciser la peur d'être dupes. Lorsque nous leur parlons de levain dans la pâte, ils se voient plutôt comme la poupée de sel dans la mer : la vie n'est-elle pas un océan [34] ? Or, le levain dans la pâte la fait lever, tandis que la poupée de sel dans la mer s'y engloutit ! Cet univers de l'errance, selon la forte expression de Nietzsche, ne manque pas d'avoir des effets débilitants. Comme l'observe justement Karl Barth, *aujourd'hui on flotte, et flotter, ce n'est pas être libre, mais être prisonnier de toutes les vagues qui déferlent*. Qui a fréquenté la mer sait bien que le nageur se distingue de l'épave à la force qu'il manifeste de remonter le courant. C'est dire que vouloir faire du relatif une norme absolue, c'est provoquer cette immense détresse qui envahit le nageur submergé par les vagues d'un océan soudain déchaîné. Dans le champ illimité des possibles, dans *cette Babel idéologique qu'est le monde d'aujourd'hui* [35], le déluge des contestations, la montée des négations, la vague des violences, submergent les digues les plus assurées, jusqu'à aboutir à cette *contre-culture*, comme on l'a appelée [36], marquée par le refus de l'ordre

33. A. Delzant, *op. cit.* (cf. note 16), p. 77. A. Delzant vient de reprendre de manière systématique ses intuitions majeures dans sa thèse monumentale de 694 p. soutenue à l'Institut Catholique de Paris, le 30 mars 1977, *L'Alliance nouvelle. Par-delà utile et inutile. Essai théologique sur l'ordre symbolique.*

34. M. Batori, *La vie est un océan*, Paris, Laffont, 1973.

35. H.-I. Marrou, *Théologie de l'histoire*, Paris, Seuil, 1968, p. 17.

36. Th. Roszak, *Vers une contre-culture. Réflexions sur la société techno-*

imposé, l'affirmation provocante d'une liberté sans entraves, la revendication délirante d'un éros anarchique, sans autre projet que la jouissance instantanée [37]. Tout est relatif, affirme-t-on volontiers. Si tout était vraiment relatif, comment pourrions-nous partager notre foi en l'Absolu de Dieu, notre ferveur pour son Verbe incarné en Jésus-Christ, notre conviction ferme qu'il est vérité et vie ? Qu'est-ce que la vérité ? s'interrogeait déjà Pilate (*Jn 18,38*). Ne nous le cachons pas, il y a du Pilate dans nos nouvelles cultures, qui rejettent les valeurs universelles et les certitudes assurées, au bénéfice de la recherche et du primat de la relativité.

De la permanence à la mobilité, avons-nous dit, en y ajoutant : de l'absolu au relatif. Il nous faut compléter : *de l'immuable au provisoire*. Tout hier était définitif. La publicité ne s'y trompait pas : *inusable et incassable, du bon et du solide, et pour longtemps*. Aujourd'hui, les valeurs sont renversées : *de la passoire au moulin à légumes : 2.000 ans ; de la moulinette au mixeur : 20 ans !* Autrement dit, plus ça change, et plus ça doit changer, et plus cela change vite, et mieux cela vaut. Nous vivons aujourd'hui sous le signe du provisoire. Hier encore sous le signe du *prêt à porter*, notre civilisation de consommation en est déjà au *prêt à jeter*, comme le note Alvin Töffler dans son livre stimulant sur *Le choc du futur* [38]. Après s'être accéléré, *le temps explose comme un feu d'artifice*, selon l'expression de Pierre Moitel [39] : habillement, outil, équipement, emballage, centre scolaire, centre commercial, on change, on déménage, avec enchantement. Hier, l'arrachement à la maison natale était vécu comme une mutilation douloureuse, aujourd'hui le changement d'habitation est perçu comme une chance à vivre. Enfin, on déménage, me disait ce gosse américain devant ses parents ingénieurs qui quittaient le Milwaukee pour l'Iran ! Dans un monde où le changement permanent est perçu comme une valeur positive, on comprend que l'univers mental soit davantage celui des doutes et des hypothèses que celui des certitudes. Et même ce qui reste de certitude n'apparaît plus que comme provisoire et instrumental. C'est la vérité du moment, appelée en permanence à être vérifiée, remise en cause, réélaborée, toujours en échafaudage, ce qui entraîne une radicale fragilité du crédible et une érosion permanente du croyable.

---

cratique et l'opposition de la jeunesse, essai trad. de l'américain par C. Elsen, Paris, Stock, 1970.

37. Cf. J. Onimus, *La communication littéraire*, Paris, DDB, 1970.

38. Alv. Töffler, *Le choc du futur*, Paris, Denoël, 1971.

39. P. Moitel, *op.cit.* (cf. note 25), p. 11.

Nul doute, de la permanence à la mobilité, de l'absolu au relatif, de l'immuable au provisoire, ce glissement, pour certains cet effondrement, rend fort difficile et aléatoire toute stratégie d'intervention sur un terrain ainsi miné. A la décision résolue d'hier succède souvent le *bof* généralisé d'aujourd'hui. Si tout doit changer, si rien n'est sûr, à quoi bon s'engager ? Et nous voilà en plein scepticisme. Après le *que choisir,* vient beaucoup plus radical, le *à quoi bon choisir ?*. Pourquoi accorder plus de crédit à celui-ci qu'à celui-là ? *Tout ce qu'ils racontent, Mitterrand, Chirac, vous y croyez, vous ?,* me disait mon coiffeur l'autre jour. L'Eglise elle-même, hier monolithique, étale ses failles. Monseigneur Lefebvre, le Pape Paul VI, qui a raison ? A quel saint se vouer, de saint Pie V au saint Concile ? Oui, pour indécises qu'elles soient, apparemment contradictoires et souvent énigmatiques, les nouvelles données culturelles font apparaître entre les jeunes qui en sont peu ou prou imprégnés et les modes d'expression culturelle dans lesquels l'Eglise se présente à eux, un écart qui va croissant, et qui se manifeste de leur part de manière spectaculaire par un prodigieux inintérêt. Ne nous y trompons pas. Le recul institutionnel de l'Eglise traduit une réaction vitale devant l'inadéquation croissante entre la continuité de nos propositions, qui leur paraissent intéressées, et la nouveauté des valeurs de gratuité qu'ils vivent. L'Eglise est-elle encore pour eux vraiment le signe visible et lisible de l'Amour révélé en Jésus-Christ ? Ou ne serait-ce pas une maison qu'ils ont cessé d'habiter ?

IV. — ÉVANGÉLISATION ET NOUVELLES CULTURES

Cette maison, c'est la nôtre. Il me souvient que le Pape Jean XXIII — je venais à ce moment-là d'arriver à Rome à la Secrétairerie d'Etat —, le Pape Jean, employant une de ces images familières dont il était coutumier, disait du Concile Œcuménique qu'il venait de convoquer : *le Concile, c'est ouvrir la maison, ouvrir les portes et les fenêtres, balayer, mettre des fleurs, et dire à tous nos frères : « venez et voyez, c'est votre maison, nous avons mis des fleurs pour vous accueillir »*. Et voici que, dix ans après, les frères ne sont pas venus, les fleurs se sont fanées, et les fils sont en train de partir. Faut-il jeter le manche après la cognée, *hommes de peu de foi* (*Mc 4,39*) que nous sommes ? Je pense tout au contraire qu'après avoir pris la mesure de l'ampleur et de la gravité des problèmes posés à l'évangélisation par l'émergence des nouvelles cultures, nous devons repartir avec un nouvel élan, plus conscients que jamais de l'effort à fournir dans ce champ si profondément labouré, pour y jeter la semence de l'Evangile et

faire, « au chapiteau brisé, fleurir une autre acanthe ». C'est précisément à cette tâche d'accueil, de discernement et d'ensemencement que nous invite Paul VI dans son Exhortation Apostolique *Evangelii Nuntiandi* du 8 décembre 1975, annoncer l'Evangile aux hommes de notre temps. En voici, pour notre propos, le passage essentiel :

> Nous pourrions exprimer tout cela en disant : il importe d'évangéliser — non pas de façon décorative, comme par un vernis superficiel, mais de façon vitale, en profondeur et jusque dans leurs racines — la culture et les cultures de l'homme, dans le sens riche et large que ces termes ont dans *Gaudium et Spes*, partant toujours de la personne et revenant toujours aux rapports des personnes entre elles et avec Dieu.
>
> L'Evangile et donc l'évangélisation ne s'identifient certes pas avec la culture, et sont indépendants à l'égard de toutes les cultures. Et pourtant le Règne que l'Evangile annonce est vécu par des hommes profondément liés à une culture, et la construction du Royaume ne peut pas ne pas emprunter des éléments de la culture et des cultures humaines. Indépendants à l'égard des cultures, Evangile et évangélisation ne sont pas nécessairement incompatibles avec elles, mais capables de les imprégner toutes sans s'asservir à aucune.
>
> La rupture entre Evangile et culture est sans doute le drame de notre époque, comme ce fut aussi celui d'autres époques. Aussi faut-il faire tous les efforts en vue d'une généreuse évangélisation de la culture, plus exactement des cultures. Elles doivent être régénérées par l'impact de la Bonne Nouvelle. Mais cet impact ne se produira pas si la Bonne Nouvelle n'est pas proclamée [40].

On ne saurait être plus clair, quant à la nécessité — car c'en est une — de l'évangélisation des cultures, et aussi quant aux rapports à la fois d'indépendance et d'interdépendance entre évangélisation et cultures. Faisant fond sur l'élément anthropologique des cultures, Paul VI réitère l'importance du témoignage personnel et communautaire comme propédeutique à l'annonce explicite de la Bonne Nouvelle. On pourrait, me semble-t-il, prolonger ce passage un peu bref de Paul VI en l'explicitant quelque peu. L'évangélisation prend en compte la diversité des cultures, dans toutes leurs composantes, anthropologique bien sûr, mais aussi historique et sociale. Comment ne pas tenir compte, par exemple, de la lutte des classes [41], de l'affrontement entre pays développés et pays en voie de développement, de l'effort de libération des

---

40. Paul VI, Exhortation Apostolique *Evangelii Nuntiandi, Annoncer l'Evangile aux hommes de notre temps*, présentation de J. Potin, Paris, Centurion, 1976, n° 20, p. 27 s.

41. Cf. Fr. Perroux, *Masse et Classe*, coll. *Mutations sociales*, 22, Paris-Tournai, Casterman, 1972 ; R. Coste, *Les chrétiens et la lutte des classes*, Paris, Ed. SOS, 1975.

opprimés [42], bref de la dimension politique du problème culturel [43] ? Sur ce point, du reste, Paul VI s'est lui-même clairement exprimé dans sa lettre apostolique au Cardinal Roy, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de l'encyclique *Rerum Novarum*, le 14 mai 1971 : *Aujourd'hui plus que jamais, affirme-t-il en conclusion, la Parole de Dieu ne pourra être annoncée et entendue que si elle s'accompagne du témoignage de la puissance de l'Esprit Saint, opérant dans l'action des chrétiens au service de leurs frères, aux points où se jouent leur existence et leur avenir* [44]. Quelles conséquences en devons-nous tirer ?

Tout d'abord, l'évangélisation s'accomplit par le témoignage et l'action des communautés chrétiennes, au sein même des cultures. C'est dire la spécificité des problèmes posés au niveau des responsabilités des églises locales, et l'importance de la dimension autochtone de l'évangélisation, à l'intérieur des ensembles socio-culturels comme au sein des grands espaces géographiques, par-delà toute colonisation ou importation. D'où les problèmes posés pour l'expression culturellement accordée de l'Evangile et de la foi chrétienne, qu'il s'agisse de catéchèse ou de liturgie. Cette acculturation ne peut se faire que de l'intérieur, à travers l'expérience des *connaisseurs*, les autochtones, les homophones, à la fois pour l'évangélisation des cultures, et pour l'apport de leurs authentiques diversités à la richesse commune de l'Eglise. N'est-ce pas du reste dans le droit fil de l'intuition paulinienne du Christ en qui toutes choses ont leur consistance et sont récapitulées (*Col 1*,15-20) ? Si le monopole de la culture de papa a vécu, il en va de même du modèle romain. Le pape Paul VI a été le premier à le comprendre : après avoir réformé les organes du Saint-Siège, la Curie traditionnelle, il a institué le Synode des Evêques, point de convergence des conférences épiscopales du monde entier, assemblée de pasteurs attentifs aux problèmes de toutes les églises locales, dont le visage multiforme s'affirme comme une composante essentielle de la communion collégiale [45].

Reste pour nous tous l'immense tâche de l'acculturation de l'Evangile au monde des jeunes. Ce monde, vous le connaissez comme moi, avec son goût de la franchise, de l'authenticité, de la sincérité, de la simplicité, son opposition au conformisme enrobé

---

42. Cf. *Libération des hommes et salut en Jésus-Christ*, Réflexions proposées par le Conseil permanent de l'Episcopat, suite à la session pastorale de 1974, préface de Mgr André FAUCHET, Paris, Centurion, 1975.

43. Cf. *Politique, Eglise et foi*, rapports présentés à l'Assemblée plénière de l'Episcopat français, Lourdes, 1972, par Mgr G. MATAGRIN, Paris, Centurion, 1972.

44. PAUL VI, *Pour une société humaine*, Lettre Apostolique du 14 mai 1971 sur les questions sociales, introduction de L. GUISSARD, Paris, Centurion, 1971.

45. Cf. P. POUPARD, *Connaissance du Vatican*. Histoire, organisation, activité, nouvelle édition revue et mise à jour, Paris, Beauchesne, 1974, p. 108-110.

et protégé par la politesse volontiers confondue avec l'hypocrisie. Ce n'est plus la culture pour comprendre le passé, mais pour communiquer avec le présent, ou, comme le dit Jacques Rigaud, *La culture pour vivre* [46]. Alors que les valeurs de l'éducation des pères étaient volontiers de respectabilité, de conservatisme et d'attachement à la patrie des ancêtres, leurs fils sont ouverts à l'universalisme et à l'horizontalité, aux dépens de la verticalité chère à leurs ascendants. Par-delà ce qui leur apparaît comme la faillite de l'humanisme classique avec ses grandes déclarations verbales sur le respect de la personne humaine, et celle de l'humanisme scientifique qui a explosé avec la bombe d'Hiroshima et ses retombées antiécologiques, le *phénomène jeunesse* se conjugue avec *la fragile naissance d'une nouvelle culture*, selon le rapport de J.-Fr. Six à la réunion des secrétariats européens pour les non-croyants [47].

S'il en est ainsi, cette nouvelle culture demande à être évangélisée. Nous devons savoir faire confiance aux jeunes, ne pas leur opposer sans cesse des modèles préfabriqués qu'ils rejettent, mais cheminer avec eux, en prenant, pour ainsi dire, leurs dimensions, et en acceptant la traduction volontiers déconcertante des appels intimes qu'ils entendent. Ce préalable absolu accepté, ce qui ne va pas sans déchirements, il faut ensuite inlassablement confronter avec l'Evangile, pris dans sa littéralité abrupte, ces élans des jeunes et leur volonté d'autoréaction : accepter bien sûr ce qui va dans le sens d'une authentique charité, refuser par contre ce qui ne serait qu'égoïsme ou caprice plus ou moins romantique. En d'autres termes, reconnaître la différence, non pour opposer les générations, mais pour constituer l'unique et multiforme peuple de Dieu dans une perspective d'amour évangélique. Bref, acceptons, nous aussi, de nous convertir avec eux aux vraies valeurs évangéliques, en rejetant les séduisantes et chatoyantes valeurs de notre ancien et de leur nouveau paganisme.

Tel est bien le défi lancé par notre temps à l'évangélisation des nouvelles cultures [48]. Des Corinthiens de saint Paul aux Occidentaux d'aujourd'hui, la symbiose de la foi avec la culture ne s'est jamais opérée comme par enchantement, mais toujours au prix d'un onéreux discernement. L'épreuve, mais aussi la chance de l'Eglise, c'est d'accepter le questionnement de son temps, afin de pouvoir apporter un au-delà de la question, pour y greffer la promesse

46. J. Rigaud, *La culture pour vivre*, coll. *L'air du temps*, Paris, Gallimard, 1975.

47. J.-Fr. Six, *Les jeunes, l'avenir et la foi* (cf. note 26), p. 35 ss.

48. Cf. sur les rapports entre *les cultures et le temps*, l'ouvrage collectif publié sous ce titre par l'UNESCO, avec une introduction de P. Ricœur, Paris, Payot, 1975.

de Dieu [49]. Donner un sens à l'histoire, un but à l'aventure humaine. N'est-ce pas, sur le terrain, accomplir le vœu du Concile : *L'avenir est entre les mains de ceux qui auront su donner aux générations de demain des raisons de vivre et d'espérer* [50].

F 75270 Paris Cedex 06
21, rue d'Assas

P. POUPARD
Recteur
de l'Institut Catholique de Paris

49. Cf. M. DUMAIS, *Le langage de l'évangélisation.* L'annonce missionnaire en milieu juif, Paris, Desclée & Montréal, Bellarmin, 1976, p. 292-293.
50. *Gaudium et Spes,* n° 31, § 3.